

Une fête pas comme les autres

René Viau

Volume 28, numéro 112, septembre–octobre–novembre 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/54337ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Viau, R. (1983). Une fête pas comme les autres. *Vie des arts*, 28(112), 56–57.



René VIAU

UNE FÊTE PAS COMME LES AUTRES

Pour lutter contre la déprime, quoi de plus naturel que de faire la fête? Présentée sur la place publique, en mai dernier, l'Archifête, à travers sa cinquantaine de manifestations, voulait être une très-très fête de l'architecture; une défense et illustration de cet art; bref, sa célébration sur la place publique.

Pour fêter, on a fêté. Et les architectes n'étaient pas les seuls à le faire! Sur la grande place du Complexe Desjardins, les enfants ont salivé... dévoré des yeux une gigantesque maison en pain d'épices digne de celle d'Hansel et Gretel. Y verrait-on le vivant symbole des contradictions d'une profession qui veut faire entendre que l'architecture la plus satisfaisante ne dépend pas que des seuls architectes, que ce ne serait pas du tout tiré par les cheveux. «You can't have your cake and eat it», diraient les Anglais! Sans contraintes, sans promoteurs, sans normes, les enfants ont reconstruit une ville à leur échelle. En guise d'Architours, les mordus ont suivi le guide: l'architecte lui-même dans ses meubles à la découverte des maisons d'architecte. D'autres Architours révélaient des chapelles méconnues de Montréal, de nouvelles stations de métro ou découvraient dans leur habitat naturel, qui est le quartier, l'œuvre des Cormier, Ludger Lemieux ou Ernest I. Barott. Pour répondre aux fréquents «J'ai mal à ma maison», une clinique publique d'architecture avait été mise sur pied. Une pléiade d'expositions tentaient de mettre l'imagination au pouvoir. Au square Dominion, les fruits d'une réflexion sur papier proposaient aux



passants des projets de revitalisation de l'est de la rue Sainte-Catherine, «une zone mal articulée», selon le jargon des concepteurs. Place Ville-Marie, une présentation des projets remontant à ces quinze dernières années oscillait entre l'anthologie sélective de dessins et de croquis empreints de brio et de stimulation, mais dont la majorité ne verront jamais le jour, et un panorama plus sage de solutions tout de même complexes et inattendues. Ajoutez à cela des expositions périphériques, telles que *Art et bâtiment* où étaient explorées certaines avenues confluentes entre la prospection architecturale et l'interrogation artistique, notamment avec Michael Graves et Melvin Charney, *L'Art du dessin d'architecture à Québec*, les perspectives axonométriques de l'architecte futuriste Alberto Sartoris, une merveilleuse exposition¹, des congrès, des débats et des conférences publiques dont un séminaire sur le journalisme d'architecture, et vous aurez un tableau un peu plus complet de cette Archifête pétillante.

Un mot sur l'ambiance qui régnait à travers toutes ces manifestations. Dans une sorte d'effervescence latine et bon enfant, truffée d'archi-bals, d'archi-bouffes, d'archi-cocktails et de lance-

1. L'ancienne Université Laval.
2. Photomontage de l'Archifête.
3. Caserne de pompiers.
Place Saint-Henri, Montréal.
Architecte: Ludger Lemieux.
4. Chapelle de la Maison-mère des Soeurs des Saints-Noms de Jésus et de Marie, avenue du Mont-Royal, Outremont.
5. Complexe Desjardins.



3



4



5

L'Archifête, tel était le titre d'une manifestation polyvalente dédiée à l'architecture où l'on a donné libre cours à l'imagination. Visites guidées, expositions ainsi qu'un colloque ont favorisé une prise de conscience aiguë de notre environnement quotidien. Mais ne faudrait-il pas viser à l'avenir une confrontation internationale?

ments de concours, étudiants et officiels, professionnels et aficionados se retrouvaient dans une complicité fraternelle. A travers ces rumeurs tenant de la fête populaire, l'Archifête tentait aussi d'atteindre l'oreille des autorités. Réclamant une amélioration de la qualité du bâti, l'Ordre des Architectes a remis au ministre de l'Habitation, M. Guy Tardif, un mémoire portant sur l'architecture au Québec intitulé *Vers une politique de l'architecture*. On veut élargir le débat en concertation avec Québec pour établir une politique dans ce domaine. C'est en informant le public, estime l'Ordre des Architectes, dans son mémoire, et en encourageant la participation des usagers que l'on pourra «stimuler la demande de qualité architecturale». Du côté des planificateurs, l'amélioration de la qualité passe aussi par une meilleure formation et une meilleure information. «Cette amélioration de la qualité commande, peut-on lire dans le mémoire, autant la coordination des démarches gouvernementales que l'amélioration de la programmation et des législations en vigueur, qu'un choix plus rigoureux des concepteurs, l'utilisation des concours et une promotion de la jeune architecture.»

Bien sûr, cette croisade anti-déprime en architecture s'accordait avec les considérations théoriques exprimées lors du colloque Architecture et identité culturelle qui, sur un sujet aussi crucial, réunissait, entre autres, au Centre de création et de diffusion en design, l'historien de l'architecture Kenneth Frampton, de l'Université Columbia, à New-York, l'architecte colombien

Rogelio Salmons et l'architecte portugais Alvaro Siza.

En parlant d'identité culturelle en architecture, ne risque-t-on pas de s'enliser dans le populisme et le régionalisme sentimental? Comment, à la fois, se moderniser et retourner aux sources? Comment s'intégrer dans un milieu ambiant et dans un contexte géographique et sociologique particulier? A cette question clef de l'architecture d'aujourd'hui, la solution de Kenneth Frampton, qui est celle du *régionalisme critique*, implique une bonne dose de vigilance. Frampton s'oppose aux stratégies manipulatoires inspirées des techniques de persuasion de masse du post-modernisme en architecture. S'il dénonce ce mouvement qu'il identifie «à un retour au néo-classicisme», Frampton demeure toutefois convaincu que ces guerres de styles font le jeu du pouvoir au détriment des usagers, toujours aussi démunis en face du geste planificateur. «Contre la *tabula rasa*, clame-t-il, à propos de son régionalisme critique, il faut opposer la méthode à laquelle fait allusion l'architecte suisse Mario Botta: «Construire le site». «Contre le sevrage sensoriel, il faut opposer les considérations géographiques locales qui expriment un lieu spécifique et les variations saisonnières de son climat, retrouver une poésie structurelle où le tactile, uni à la technique, transcende la vision de la pure et simple technique.»

Définir et préciser cette «identité culturelle», avant tout en devenir, restait pour les autres participants toute une paire de manches! Là-dessus, l'attitude

des participants québécois et canadiens était plus que symptomatique. Quoi qu'il en soit, et devant la morosité architecturale omniprésente, la recherche de l'identité culturelle équivaut à un appel à la stimulation et à la créativité pour une architecture à l'écoute du site et des usagers et misant aussi sur un imaginaire collectif à exprimer.

Dans son désir de «vouloir réveiller dans la population du Québec un intérêt accru pour la qualité de son cadre bâti», l'Archifête, qui a aussi pris l'allure d'une allègre conspiration au sein de la profession, du moins dans ses éléments les plus progressifs à cette fin, a-t-elle atteint la cible? Une chose est certaine: on a jamais autant parlé d'architecture que durant cette semaine de mai. Les promoteurs de la manifestation, pour laquelle plus de 400 000\$ en subventions ont été versés et qui a su bénéficier de l'appui militant d'un grand nombre d'énergies espèrent pouvoir la récréer à tous les ans. Il reste à l'Archifête plus d'un défi à relever. Cette entreprise de stimulation et d'information, je le souhaite, devrait s'engager aussi sur le terrain de la confrontation internationale. L'architecture devrait s'y présenter davantage en tant que mise en forme, apportant ainsi au débat d'idées de l'eau au moulin. Il y a aussi l'aspect historique de l'architecture qui ne manquerait pas d'intéresser le public. Est-ce trop demander à une Archifête tonique et ambitieuse qui n'a rien d'une Semaine nationale de l'architecture?

1. Chez Graff. Cf. l'article de René Viau, Alberto Sartoris, un maître de l'axonométrie, dans *Vie des Arts*, XXVIII, III, p. 41 et 42.